

Les cafés

The Cafés

LUISA MESSINA

Chercheuse indépendante

luisamess84@libero.it

Mots-clés

café ; Paris ;
dix-huitième siècle ;
roman.

Dans la seconde moitié du dix-septième siècle l'un des premiers cafés parisiens est créé par un certain Arménien nommé Pascal. Il vend son café à la Foire Saint-Germain. Obligé de déplacer sa boutique Quai du Louvre, il y engage plus tard un garçon de café sicilien appelé Francesco Procope dei Coltelli qui va ensuite créer son propre café auquel il donne le nom de « Procope », un endroit charmant et lumineux de candélabres et de miroirs. Outre le célèbre Procope, le café de la Régence est l'un des cafés parisiens les plus fréquentés. Ayant pris cette appellation en 1718 à cause de sa position près du Palais-Royal, le café rassemble des milieux hétérogènes comme des hommes de lettres, philosophes, joueurs d'échecs et mouches de police. Le café se retrouve dans certains écrits libertins mais, à la différence du chocolat et du champagne, il est plus lié à la vie mondaine tout faisant partie du décor libertin.

Keywords

café; Paris;
eighteenth century;
novel.

In the second half of the seventeenth century one of the first Parisian cafés was created by a certain Armenian named Pascal. He sold his coffee at the Saint-Germain fair, but was forced to move his boutique on Quai du Louvre. He later hired a Sicilian waiter called Francesco Procope dei Coltelli who later gave his name to his Café called “Procope”, a charming and luminous place of candelabra and mirrors. Besides the famous Procope, the Café de la Régence is one of the most frequented Parisian cafés. Having taken this name in 1718 because of its position near the Palais-Royal, the café brings together heterogeneous circles such as men of letters, philosophers, chess players and police snitches. Coffee appears in some libertine writings but, unlike chocolate and champagne, it is more linked to social life while being part of the libertine decor.

L'introduction du café en France et sa diffusion massive ont lieu entre la fin du dix-septième et le début du dix-huitième siècle. En ce qui concerne son origine, certains croient que l'irruption du café est liée au don d'un plan de caféier fait à Louis XIV par le bourgmestre d'Amsterdam. Ensuite, le roi l'aurait envoyé à Marly, puis dans son jardin parisien pour l'acclimater et le multiplier. Après un premier échec, Jussieu réussit à récolter des cerises en les mettant en culture et jeter les bases des premiers plans français de caféiers (Jeanguyot *et al.*, 2003 : 32). Dès 1715 des caféiers originaires du Moka au Yémen sont transplantés dans les colonies françaises d'outre-mer, surtout

à l'île Bourbon et à l'île de France, comme le suggère Bernardin de Saint-Pierre vers la fin du siècle¹. D'autres pensent que le café vient d'un cadeau turc : dans *L'histoire de vie privée des Français depuis l'origine de la nation jusqu'à nos jours*, Pierre Jean Baptiste LeGrand d'Aussy indique comme point de départ du café le moment où Soliman Aga, ambassadeur turc de Mahomet IV à Paris en 1669, donne une tasse de café à ses visiteurs. Dès ce moment-là cette boisson noire et amère est vite appréciée de toute la bonne société². La renommée de la boisson orientale est exploitée par les marchands de la capitale, toujours sensibles à satisfaire la curiosité du public. Dès 1671, apparaissent plusieurs boutiques où le café, vendu en grains, est d'abord utilisé comme drogue plus encore que comme boisson d'agrément en raison de ses propriétés thérapeutiques vantées par les marchands de café.

Diffuseur de la culture et de la littérature orientales en France, Galland essaie de reconstituer l'histoire du café dans *De l'origine et du progrès du café* (1699). Il explique l'étymologie du mot « café » qui vient du turc « cahveh » transformé en « cahouah », terme arabe. Celui-ci n'indique ni l'arbuste ni les grains qui produisent le café. Par contre, le mot « cahouah » désigne une boisson de façon générique après avoir désigné le mot « vin » dans la période post-médiévale. En effet, sa racine vient du verbe « n'avoir pas d'appétit » signifiant que l'excès de vin coupe la faim (Galland, 1995 : 46-47). La comparaison avec d'autres breuvages terminée, Galland dit préférer le café aux autres boissons même aux plus exquises puisque le café a le mérite de favoriser des rapports d'amitié et d'échange entre les hommes qui sont nés pour vivre en société (91). À l'époque de Galland le café est cependant considéré comme une « drogue » vendue par les droguistes, les épiciers et les apothicaires avant qu'il ne soit consommé dans des endroits précis (Roventi, 1995 : 33). Pourtant, les premières maisons de cafés sont le plus souvent des endroits sombres et peu engageants, plutôt comparables aux cabarets : on y fume, on y boit du café frelaté et de la mauvaise bière (Lemaire, 1997 : 67).

Cette situation change vite dès le début du dix-huitième siècle. En 1702, Mailly fait l'éloge des nouveaux cafés dans ses *Entretiens dans les cafés de Paris et des différends qui y surviennent* en disant que :

Les cafés sont des lieux fort agréables et où l'on trouve toutes sortes de gens et de différents caractères. L'on y voit de jeunes cavaliers bien faits, qui s'y réjouissent agréablement ; l'on y voit d'autres dont la gravité et l'embonpoint leur tiennent lieu de mérite. Ceux-ci, d'un ton élevé, imposent souvent silence au plus habile, et s'efforcent de louer tout ce qui est digne de blâme et de blâmer tout ce qui est digne de louange. Quel divertissement pour les gens d'esprit de voir des originaux s'ériger en arbitres du bon sens et décider d'un ton impérieux ce qui est au dessus de leur portée. (Mailly, 1702 : 1-2)

¹ En 1769, Bernardin de Saint-Pierre exprime ce qu'il pense sur le café dans une lettre où il déplore la diffusion massive du café en Europe. En effet, sa consommation aurait déterminé le dépeuplement des indigènes américains et l'esclavage des Africains contraints de travailler dans les plantations de caféiers : « Je ne sais pas si le café et le sucre sont nécessaires au bonheur de l'Europe, mais je sais bien que ces végétaux ont fait les malheurs de deux parties du monde. On a dépeuplé l'Amérique afin d'avoir une terre pour les planter ; on dépeuple l'Afrique afin d'avoir une nation pour les cultiver » (Saint-Pierre, 1835 : 149).

² « Il leur faisait servir du café, selon la coutume de son pays : car, depuis que la mode avait introduit cette boisson parmi les Turcs, la politesse avait réglé qu'il fallait en offrir aux personnes qui venaient en visite [...]. Si, pour plaire aux dames, un Français, en pareil cas, leur eût présenté sa liqueur noire et amère, il se fût à jamais ridicule ; mais si ce breuvage était servi par un Turc, un Turc galant, c'en était assez pour lui donner un prix infini ». (Aussy, 1815 : 28).

En effet, les cafés se multiplient pour abriter les personnalités les plus célèbres de l'époque ainsi que ceux qui viennent des spectacles théâtraux :

À Paris, il y a un nombre infini de cafés, tellement qu'on en trouve quelquefois dix, douze et plus dans la même rue, dont quelques uns sont en grande considération et souvent visités par des princes et d'autres grands personnages. L'on y entre sans être toujours obligé de faire quelque dépense. Les cafés qui sont auprès de l'Opéra et de la Comédie sont hantés par plusieurs centaines d'hommes qui y viennent par pure curiosité de voir ce qui entre aux spectacles et qui en sort. La veuve Laurent, dans la rue Dauphine, tient un café dit le *Café des Beaux-Esprits*. Là s'assemblent certaines gens qui mettent sur le tapis toutes sortes de matières curieuses et spirituelles. (Janin, 1874 : 119-120)

Comme il y a nombre de fainéants à Paris, ceux-ci ne font autre chose tout le jour que de courir les cafés pour écouter quelque chose de nouveau. Pour ce qui est du nombre de cafés parisiens, on en compte six cents sous le règne de Louis XV. Par exemple, le café de Madame Laurens, situé à la descente du Pont-Neuf près de la Samaritaine, est prisé des célébrités littéraires de l'époque comme Crébillon, La Mothe, J.-B. Rousseau, Gresset, Saurin, Fréron. À cause des querelles avec les patrons, les littérateurs se rendent au café Procope, situé rue de l'Ancienne Comédie (Lepage, 1882 : 302-303). À ceux-ci s'ajoutent d'autres cafés renommés dans la capitale pour leurs clientèles spéciales : le Café de la Muse limonadière, rue Croix-des-Petits-Champs ; le Café Militaire qui porte pour devise *Hic virtus bellica gaudet* et le Café de l'École, à l'angle du quai, fréquenté par les gens de loi (Babeau, 1893 : 98).

La présence des cafés parisiens dans la littérature libertine témoigne de l'importance de l'un des endroits les plus fréquentés de l'époque par certains écrivains à la mode qui y organisent des cercles de discussions de politique, de littérature et de philosophie (Caraccioli, 1777 : 247). Entre les salles de spectacles on intercale des cafés et des boutiques : des cafés forment parfois le rez-de-chaussée des plus importants théâtres (Parmentier, 1913 : 133).

Dès le début du dix-huitième siècle la consommation de café s'impose vite en France. Les écrits libertins ne font que prouver cette nouvelle mode. Dans les *Lettres persanes* (1721) Usbek écrit à son ami Rhedi :

Le café est très en usage à Paris : il y a un grand nombre de maisons publiques où l'on en distribue. [...] Il y en a où l'on apprête le café de telle manière, qu'il donne de l'esprit à ceux qui en prennent : au moins, de tous ceux qui en sortent, il n'y a personne qui ne croit qu'il en a quatre fois plus que lorsqu'il y est entré. (Montesquieu, 1822 : 202-203)

Montesquieu arrive même à envisager l'interdiction des cafés aux hommes de lettres à travers le point de vue littéraire d'un voyageur désorienté qui vient dans la capitale européenne des plaisirs.

Dans *Thémidore* (1744) le café désigne aussi bien une boisson capable de faire recouvrer la mémoire à un homme confus qu'un lieu où le jeune homme risque de se perdre :

Mon père fit venir du café, lui [au cocher] en fit prendre plusieurs tasses, et enfin il tira de lui que la veille il avait mené un monsieur habillé de noir au faubourg Saint-Germain. [...]

Il reconnut la porte, c'était celle d'un café [le Procope] connu par le nombre infini des inutiles de Paris qui s'y rencontrèrent. (Godard d'Aucour, 2000 : 529)

À la différence d'autres écrivains, comme Voltaire, Chevrier prend ses distances avec ce lieu de réunion parce qu'il finit par considérer le café comme un lieu de perdition, représentant une menace pour les mœurs d'un honnête homme :

Tels ont été les cafés depuis leur établissement, utiles, en ce qu'ils ont retiré les hommes de la crapule : ils ont aujourd'hui tous les inconvénients que la mauvaise compagnie et le ridicule entraînent avec eux ; asiles suspects, honnête homme ne doit y jeter qu'un coup d'œil ; y séjourner, c'est risquer jusqu'à ses mœurs. (1752 : 81)

Pourtant, Chevrier établit ensuite une comparaison entre le café d'autrefois, dont il reconnaît l'importance sociale, et le café du dix-huitième siècle, devenu un lieu de métissage culturel et de débats chaleureux³. Enfin, l'auteur tourne en dérision l'oisiveté d'un nouvelliste qui n'a d'asile que le café où il se consacre aux plaisirs futiles, comme les jeux et la lecture des gazettes⁴.

Le café devient le lieu où l'on compose les œuvres les plus frivoles. Le ton satirique de Chevrier devient plus évident au cœur du conte de fées. Le café apparaît alors comme un endroit consacré au badinage littéraire : « La Fée Hagara fit annoncer secrètement dans tous les cafés une récompense pour celui qui ferait sur cette anecdote le plus joli vaudeville : chacun flatté d'un prix mit son esprit à la torture [...] » (1746 : 26).

À la fin du dix-huitième siècle la situation peinte par Chevrier ne change pas ; Mercier, par exemple, considère le café comme une tribune sociale où sont jugés pièces théâtrales ou poèmes de la même manière que dans une académie :

On compte six à sept cents cafés : c'est le refuge ordinaire de oisifs et l'asile des indigents. Ils s'y chauffent l'hiver, pour épargner le bois chez eux. Dans quelques-uns de ces cafés, on tient bureau académique ; on y juge les Auteurs, les pièces de théâtre ; on y assigne leur rang et leur valeur ; et les poètes qui vont débiter, y font ordinairement plus de bruit, ainsi que ceux qui, chassés de la carrière par les sifflets, deviennent ordinairement satiriques ; car le plus impitoyable des critiques est toujours un Auteur méprisé. (1783 : 133)

³ « Les cafés étaient autrefois des maisons ouvertes comme la boutique d'un marchand où l'on n'entre que lorsqu'on est dans le cas d'acheter ; moins remplis que dans ce temps, on avait le plaisir de compter ceux qui s'y rassemblaient, et on parvenait bientôt à les connaître. Les cafés sont aujourd'hui le tableau de l'Univers ; on y voit des gens de toutes les Nations, leur caractère, leur religion, leurs mœurs et leur goût, absolument opposés, formant des disputes, dont la chaleur s'épuisant en propos, n'en vient jamais à des débats plus dangereux » (1752 : 73-74).

⁴ « [...] il propose au premier venu une partie de dames qui décide d'une tasse de café. Il la gagne, la prend, dort et se réveille pour donner le reste de la journée aux anecdotes de la ville » (77-78).

Le café Procope

Le premier café parisien est fondé par un certain Arménien nommé Harouthioun Pascal qui en 1672 s'établit à Paris, précisément à la Foire Saint-Germain, où il crée une maison de café qui connaît un grand succès. Le propriétaire, assisté par son compatriote Maliban, fait édifier un petit kiosque en bois de style oriental où un jeune serveur est vêtu d'un habit exotique (Lemaire, 1997 : 66). La foire fermée, il est contraint de déplacer son commerce sur le quai de l'École où le succès pourtant l'abandonne, le poussant à émigrer à Londres. Entretemps, son ancien commis sicilien appelé Francesco Procope dei Coltelli, ayant commencé à travailler dans la Foire Saint-Germain loge 121, choisit d'ouvrir son propre café. Quittant la Foire Saint-Germain, Procope habite rue de Tournon et, en 1686, il s'installe enfin rue des Fossés-Saint-Germain où il va fonder le café, connu, tout au long des siècles suivants, sous le nom de « Café Procope ». C'est dans cet endroit que les Parisiens goûtent pour la première fois des glaces, en se passionnant pour ce genre de rafraîchissement. Monsieur Procope donne son nom au café Procope et réussit à transformer cet établissement en un lieu élégant. À partir de ce moment, le mot « café » commence à indiquer aussi bien la boisson que le lieu où on le vend. De toute façon, ce Palermitain a eu le mérite de comprendre qu'il faut mettre en évidence le pouvoir évocateur du breuvage au moyen de la création d'un endroit charmant et lumineux de candélabres et de miroirs (Kemblowska-Dupiel & Lambeaux-Lion, 2001 : 26). Procope reçoit ses clients avec style : il traite ses visiteurs avec les plus grands égards, en les entourant d'un certain décorum et en leur servant des fruits confits, des glaces et des eaux de fleurs sur de grands plateaux portés par des garçons en perruque et en tablier blanc (Lemaire, 1997 : 70).

Se trouvant rue de l'Ancienne-Comédie, près de la Comédie-Française, proximité de l'ancien Jeu de Paume de l'Étoile, le café Procope est l'un des premiers exemples de cafés littéraires de Paris. En effet, le café rejoint son acmé au dix-huitième siècle, quand il est fréquenté par les écrivains les plus connus de l'époque, tels Piron, Destouches, d'Alembert, Voltaire, Crébillon, d'Holbach, Rousseau, Diderot, Duclos et beaucoup d'autres hommes de lettres qui font de ce café une succursale de l'Académie (Lepage, 1882 : 38)⁵. Les cafés parisiens ont ouvert leurs portes aux esprits des Lumières, préambule de la Révolution : « Or, qui avait amené cela [l'émancipation universelle] ? Ce n'est pas l'école sensualiste à laquelle on a attribué aussi l'honneur de notre magnifique révolution de 1789 ; c'est le café, le café seul qui a éclairé les esprits, opéré la fusion des castes et provoqué la plus énergique manifestation de la volonté populaire » (Anonyme, 1841 : 19). Voltaire et d'autres hommes de lettres des Lumières, comme Beaumarchais, le fréquentent assidûment : d'ailleurs, Voltaire y a une table réservée. Faisant connaître cette nouvelle boisson, Monsieur Procope consacre son café comme un lieu de rencontre réunissant le monde théâtral : auteurs, spectateurs, critiques, comédiens le fréquentent. Au café Procope, les Encyclopédistes travaillent sur leur projet commun magistral et, peut-être, Franklin y jette les bases de la Constitution américaine (Le Nouvel, 2012 : 53). Les contemporains ne font qu'exalter la vivacité culturelle régnant au café Procope, probablement le café littéraire le plus important du dix-huitième siècle :

⁵ Autour 1715 Duclos, l'un des premiers admirateurs du Procope, témoigne de sa préférence pour ce café : « Comme j'étais venu me loger dans le quartier du Luxembourg, où j'avais fait des connaissances qui m'étaient très chères, je préférerai d'aller au café Procope, voisin de la Comédie, que j'aimais beaucoup » (1855 : 55-56).

Rien n'est plus commode, plus satisfaisant pour un étranger, que ces salons proprement décorés, où il peut, sans être tenu à la reconnaissance, se délasser de ses courses ; lire les nouvelles politiques et littéraires, s'amuser à des jeux honnêtes, se chauffer gratis en hiver, et se rafraîchir à peu de frais en été, entendre la conversation, quelquefois curieuse, des nouvellistes, y participer, et sans craindre de blesser le maître de la maison, dire librement son avis.

Il y a environ six cents cafés à Paris, mais tous ne jouissent pas du même degré de considération ; quoique chacun ait son orateur, son Coryphée, ils ne sont pas des tribunaux où l'on juge le goût du siècle, les sciences, les arts et les grandes affaires des souverains. (Dulaure, 1787 : 106).

Dans *Bi-Bi* (1746), conte de fées libertin apparemment oriental, François-Antoine Chevrier insère, dans un faux décor oriental, la description du café le plus connu de la Chine. Mais le lecteur attentif comprend immédiatement que le café chinois Cropepo, écrit volontairement en italique, n'est que l'anagramme du célèbre café parisien Procope, dont il présente toutes les caractéristiques : « Parmi les cafés de Mazuli, celui de *Cropepo* occupe le premier rang. C'est dans ce lieu auguste où se rassemblent tous les gens de lettres et ceux qui aspirent à le devenir : c'est là où par une heureuse confusion, chacun parle, personne ne s'entend, et tout le monde juge. [...] chez Cropepo l'homme d'esprit qui parle avec modération, est réputé un sot » (1746 : 8-9). Encore une fois Chevrier bafoue le Procope en le jugeant comme un lieu de confusion où l'on ne respecte ni la pensée et ni le ton modéré d'autrui⁶.

Le café de la Régence

À côté du célèbre Procope, le café de la Régence est l'un des cafés parisiens les plus connus de l'époque. Créé en 1681, le café de la Place du Palais-Royal est ensuite appelé, en 1718, Café de la Régence, en raison de Philippe d'Orléans, et devient l'un des cafés parisiens les plus prisés. Situé à l'angle de la rue Saint-Honoré et de la place du Palais-Royal, cet endroit est fréquenté par des clients célèbres et des joueurs d'échecs d'une certaine renommée : Deschappelles, La Bourdonnais, Philidor, Saint-Amand jusqu'au général Bonaparte (Lepage, 1882 : 125). Il est alors évident que ce café rassemble des couches sociales hétérogènes : il est en effet connu des comédiens, des écrivains, des philosophes, des joueurs d'échecs et des mouches de police qui le fréquentent assidûment (Wald Lasowski, 2011 : 85).

Diderot apprécie beaucoup le café de la Régence où il est spectateur passionné des tournois d'échecs qui font fureur à l'époque. Malgré les difficultés du ménage, sa femme lui donne chaque jour six sous pour qu'il prenne sa tasse. Voilà pourquoi Diderot rend hommage au café de la Régence, qu'il affectionne particulièrement dans *Le Neveu de Rameau*, où le protagoniste aime également se promener le long du quartier du Palais-Royal en dépit du temps : « Qu'il fasse beau, qu'il fasse laid, c'est mon habitude d'aller sur les cinq heures du soir me promener au Palais-Royal. C'est moi qu'on voit, toujours seul, rêvant sur le banc d'Argenson » (1862 : 1). Pourtant, si les conditions météorologiques sont trop mauvaises, il finit par s'en aller au café de la Régence pour s'adonner au jeu des échecs, le meilleur dans tout Paris concernant les échecs : « Si le temps est trop froid ou trop pluvieux, je me réfugie au café de la

⁶ Ensuite Chevrier tourne en dérision ceux qui se considèrent comme les plus beaux esprits du café dont l'absurdité constitue une source d'inspiration pour l'écrivain : « Heureux café de Cropepo, peu jaloux du suffrage des gens d'air, je ne demande que ta voix ; c'est dans tes murs où j'ai puisé toutes les charmantes absurdités que tu vas lire » (11).

Régence ; là je m’amuse à voir jouer aux échecs. Paris est l’endroit du monde et le café de la Régence est l’endroit de Paris, où l’on joue le mieux à ce jeu » (2).

De même, Rousseau aime le jeu des échecs du Café de la Régence au point de s’y présenter déguisé en Arménien et contribue à faire connaître l’endroit dans tout Paris : « Le Café de la Régence, où J.-J. Rousseau allait habituellement jouer aux échecs. Ce philosophe attirait dans ce café une si grande quantité de curieux, que M. le lieutenant de police fut obligé d’y faire placer une sentinelle » (Dulaure, 1787 : 107).

Dans *Thémidore* (1744), le café de la Régence, qui a désormais perdu son allure, est comparé au Café des Beaux Arts, devenu à la mode et fréquenté :

Nous considérons d’un côté de la place le café de la Régence, si brillant autrefois ; nous plaignions la maîtresse de ce lieu, qui a été forcée de fuir un époux qui ne sera jamais choisi pour servir le nectar à la table des dieux.

De l’autre côté nous apercevions le café des Beaux-arts, café nouveau, orné très galamment, bien fréquenté, et qui, s’il continue, ne sera pas sitôt le café des Arts défendus (Godard d’Aucour, 2000 : 506).

Situé sur la Place du Palais-Royal, le Café des Beaux-Arts est fréquenté par des habitués et les artistes de l’Opéra (Fosca, 1934 : 32).

Le café des Tuileries

Dans *Margot la Ravaudense* (1748), Margot et Madame Florence déjeunent à la terrasse des Feuillants, au café connu comme le Café des Tuileries ; il s’y trouve une place gérée par Madame La Croix : « Allons, mon ange, allons au bout de la terrasse, nous déjeunerons chez Mme La Croix. Là, vous me ferez part du sujet de votre affliction : peut-être vous serai-je plus utile que vous ne pensez » (Fougeret de Monbron, 2000 : 807).

Une autre héroïne romanesque, Thérèse dans *Thérèse philosophe* (1748), fait un tour qui prévoit un arrêt à la terrasse des Feuillants, faisant partie du Café des Tuileries, et une promenade dans la grande allée des jardins des Tuileries : « Notre même raisonneur, en entrant aux Tuileries, aperçoit une jolie femme de sa connaissance sur la terrasse des Feuillants ; il se détermina à la joindre, à moins que quelque autre raison d’intérêt ou de plaisir ne le conduise dans la grande allée » (Boyer d’Argens, 2000 : 880-881).

Dans les *Confession d’une jeune fille* (1784), la protagoniste Sapho raconte une promenade aux jardins des Tuileries comprenant une pause sur la célèbre terrasse des Feuillants : « Dans la matinée le temps était calme, le ciel bleu, le soleil réchauffait l’atmosphère. Vers midi il s’était rendu une grande affluence de monde aux Tuileries sur la terrasse des Feuillants, lieu ordinaire de la promenade en cette saison » (Pidansat de Mairobert, 2005 : 1141).

En définitive, les cafés parisiens permettent à la fois la consommation d’une boisson, le café, et aussi des rencontres. La diffusion des cafés parisiens tout au long du dix-huitième siècle est étroitement attachée à la nature de la société de cette période pré-révolutionnaire. Le café se révèle le lieu privilégié où se produisent des échanges concernant la littérature et la politique de l’époque : ce n’est pas par hasard que les écrivains des Lumières se rencontrent dans le célèbre Café de Procope, situé dans le quartier Latin, ou dans le Café de la Régence, près de chez le duc d’Orléans. Du point de vue littéraire, le rendez-vous dans un café représente tantôt un important moment de convivialité, tantôt un préliminaire à la séduction placée au centre de la

narration. Si dans la littérature libertine du dix-huitième siècle le café s'insère fréquemment dans un repas comme moment de convivialité ou prélude à la séduction amoureuse, Chevrier prend ses distances avec les autres romanciers libertins de l'époque parce qu'il déplore explicitement aussi bien les cafés que la consommation du breuvage⁷. De la même manière que Montesquieu, Chevrier considère les cafés comme des endroits à éviter parce qu'ils déclenchent des disputes trop animées où le point de vue des hommes les plus modérés n'est pas pris en compte.

BIBLIOGRAPHIE :

Œuvres

BERNARDIN DE SAINT-PIERRE, Jacques-Henri (1835). *Voyage à l'Île de France*. Paris : Billard Libraire-Editeur.

BOYER D'ARGENS, Jean-Baptiste (2000). *Thérèse philosophe* [1748]. In Patrick WALD LASOWSKI (éd.), *Romanciers libertins au XVIII^e siècle*. Tome I. Paris : Gallimard (Bibliothèque de la Pléiade).

CHEVRIER, François-Antoine (1740). *Amusements des dames ou Recueil d'histoires galantes*. La Haye : Pierre Paupie.

CHEVRIER, François-Antoine [1746]. *Bi-Bi, conte traduit du chinois par un Français, première et peut-être dernière édition*, à Mazuli, Khilo-Khula, Pan de Sal-Chodaï 623. [Paris].

CHEVRIER, François-Antoine (1752). *Les ridicules du siècle*. Londres [Paris, Mérigot].

CHEVRIER, François-Antoine (1762). *Le colporteur*. Londres : Nourse.

DIDEROT, Denis (1862). *Le neveu de Rameau* [1762-1773]. Paris : Poulet-Malassis.

DUCLOS, Charles-Pinot (1855). *Œuvres de Duclos*. Paris : Eugène Didier.

FOUGERET DE MONBRON, Louis-Charles (2000). *Margot la Ravaudense* [1748]. In Patrick WALD LASOWSKI (éd.), *Romanciers libertins au XVIII^e siècle*. Tome I. Paris : Gallimard (Bibliothèque de la Pléiade).

GODARD D'AUCOUR, Claude (2000). *Thémidore* [1744]. In Patrick WALD LASOWSKI (éd.), *Romanciers libertins au XVIII^e siècle*. Tome I. Paris : Gallimard (Bibliothèque de la Pléiade).

MERCIER, Louis-Sébastien (1783). *Tableau de Paris*. Tome I. Amsterdam.

MONTESQUIEU, Charles de Secondat (1822). *Lettres persanes* [1721]. In *Œuvres complètes de Montesquieu*. Tome VIII. Paris : Garnery.

PIDANSAT DE MAIROBERT, Mathieu-François (2005). *Confessions d'une jeune fille* [1784]. In Patrick WALD LASOWSKI (éd.), *Romanciers libertins au XVIII^e siècle*. Tome II. Paris : Gallimard (Bibliothèque de la Pléiade).

Études

ANONYME (1841). *Physiologie des cafés de Paris*. Paris : Desloges.

BABEAU, Albert (1893). *Paris en 1789*. Paris : Firmin-Didot.

BLÉGNY, Nicolas (de) (1687). *Le bon usage du thé, du café et du chocolat pour la préservation et pour la guérison des maladies*.

CARACCIOLI, Louis-Antoine de (1777). *Paris, le modèle des nations étrangères, ou L'Europe française par l'éditeur des Lettres du pape Ganganelli*. Vénice [Paris].

⁷ Dans le roman libertin *Thémidore* (1744), le jeune protagoniste ingénu constate que la consommation massive du café est capable de solliciter des confessions inattendues : « Mon père fit venir du café, lui en fit prendre plusieurs tasses, et enfin il tira de lui que la veille il avait mené un monsieur habillé de noir au faubourg Saint-Germain » (Godard d'Aucour, 2000 : 529).

AIC

DULAURE, Jacques-Antoine (1787). *Nouvelle description des curiosités de Paris contenant l'histoire, la description de tous les établissements, monuments, édifices anciens, nouveaux*. Paris : Lejay.

FOSCA, François (1934). *Histoire des cafés de Paris*. Paris : Firmin-Didot & Cie.

GALLAND, Antoine (1995). *L'élogio del caffè* [1699]. Palermo: Sellerio.

JEANGUYOT, Michelle, SÉGUIER-GUIS, Martine, DURIS Daniel (2003). *Terres de café*, Paris : Cirad-Magellan & Cie.

JANIN, Jules (1874). *Paris et Versailles. Il y a cent ans*. Paris : Firmin Didot frère.

KEMBLOWSKA-DUPIEL, Danuta & LAMBEAUX-LION, Nathalie (2001). *Une histoire des cafés de Paris*. Lodz : Lodart.

LEGRAND D'AUSSY, Pierre Jean-Baptiste (1815). *L'histoire de la vie privée des Français depuis l'origine de la nation jusqu'à nos jours* [1782]. Tome III. Paris : Simonet.

LEMAIRE, Gérard-Georges (1997). *Les cafés littéraires : vies, morts et miracles*. Paris : La Différence.

LE NOUVEL, Jean (2012). *Le Paris des écrivains*. Paris : Éditions Alexandrines.

LEPAGE, Auguste (1882). *Les cafés artistiques et littéraires de Paris*. Paris : Boursin.

MAILLY, Jean (1702). *Les entretiens des cafés de Paris et les différends qui y surviennent*. Trévoux : Ganeau.

PARMENTIER, André Émile Emmanuel (1913). Les boulevards de Paris au XVIII^e siècle. *Revue du dix-huitième siècle*, 2, 121-137.

ROVENTI, Ispano (1995 [1699]). Caffé di Ponente ad uso di quello di Levante. In Antoine GALLAND, *L'élogio del caffè*. Palermo: Sellerio.

SAFRAN, Serge (2000). *L'amour gourmand : libertinage gastronomique au XVIII^e siècle*. Paris : La Musardine.

WALD LASOWSKI, Patrick (2011). *Dictionnaire libertin*. Paris : Gallimard.

Dictionnaires

Dictionnaire raisonné-universel de matière médicale (1773). Tome I. Paris : Fr. Didot le jeune.

FURETIÈRE, Antoine (éd.) (1690). *Dictionnaire universel*. Tome I. La Haye et Rotterdam : Arnout et Reinier Leers.

